



PÈLERINAGE

Duo en chemin vers la glace et vers la fin

JULIE SEURET

Voir la glace et mourir; un frère et une sœur, complices, décident de se retirer dans la montagne pour trouver le grand froid et y attendre la mort, comme le faisaient parait-il, les vieillards inuits. Un voyage existentiel vers les hauteurs mais aussi les profondeurs de leurs souvenirs.

«Nous nous sommes mis en marche pour mourir à la manière des vieux Inuits. Lorsqu'ils se sentent inutiles à cause du poids des années et des grincements de la misère, (...) lorsqu'ils considèrent qu'ils ne sont plus que des ventres à remplir, les vieillards inuits (...) se font mener sur la glace et s'y asseyent, le dos bien droit, les jambes bien étirées, attendant patiemment que le froid et les camassiers viennent les aider à quitter ce monde.»

Refuge, retrait, repos, retour La perspective d'une fin toute proche ouvre le récit de *Glace morte*. Le nouveau roman de Walter Rosselli, auteur et traducteur né en Suisse italienne installé à Cœuve, raconte en effet le périple du Nandou et de la Schmied qui, un beau jour, décident de s'en aller pour mourir sur la glace. Leur chemin vers le froid est pavé de souvenirs et de vieux compagnons.

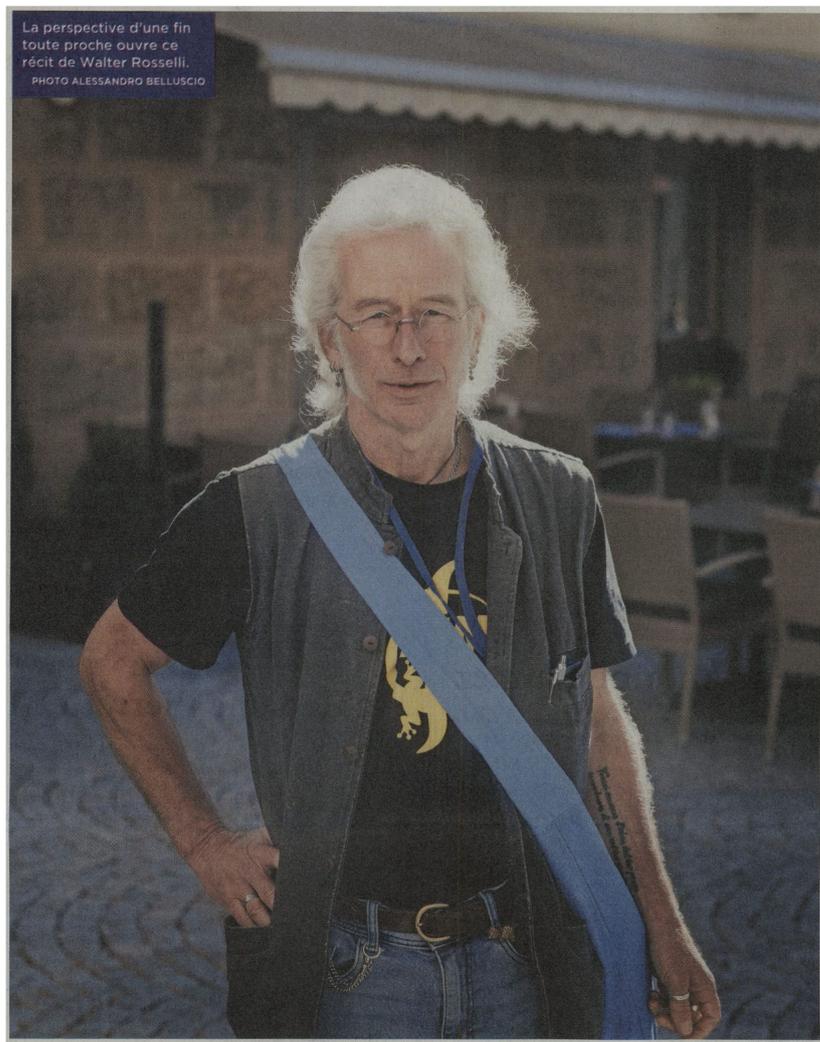
Le voyage pourrait être qualifié d'initiatique mais à l'envers; il s'agit de refermer des pages bien plus que d'ouvrir des horizons. Ainsi la montagne revêt la symbolique d'un refuge (loin du progrès et d'un monde qui ne tourne plus très rond), d'un retrait (de la civilisation) et d'un repos (qu'ils souhaitent éternel). Unre tour à l'origine: «J'aurais toujours voulu avoir l'heur

d'être source de nourriture pour les bêtes sauvages, déclare le Nandou dans un chuchotement, même seulement pour quelques petits vers qui me rongeraient dans un cercueil bien enterré. Mais à vrai dire je préfère d'abord être recyclé par des oiseaux et des mammifères (...) et que les bas morceaux et la matière moins attrayante ne soient destinés que par la suite aux insectes (...) la boucle sera bouclée.»

De la verticalité à l'horizontalité La mort n'est qu'une étape du cycle de la vie pour ce duo d'adelphes, gens de la terre, aux pieds bien ancrés. Depuis le matin où ils cultivent invariablement leur verticalité par des postures de yoga au soleil, jusqu'au soir où ils retrouvent avec apaisement leur horizontalité en cabane ou sous les étoiles, ils cheminent par flancs, cols et sentiers, égrenant leurs souvenirs enfantins, pastoraux, montagnards. Ils s'appesantissent sur la morne plaine, ravagée par l'autoroute, sur les guerres, le progrès («Ce que l'être humain appelle progrès n'est qu'une étape de son détachement progressif de la nature»). Il s'agit lors de ce voyage d'évoquer notre place dans ce grand tout mais aussi et surtout de la vie à son échelle la plus microscopique; les gens qu'on a aimés, les troupeaux

dont on a pris soin. *Glace morte* dit aussi ces allers-retours plus ou moins consentis entre le tumulte du monde et la paix de la nature, Condamne les aberrations civilisationnelles mais sait aussi apporter de la nuance: «Seul ce qui dépasse semble avoir une importance dans ce pays où l'on apprécie pourtant ce qui se fond dans la médiocrité de la moyenne qu'on s'acharne à cultiver.» Cyclique et bien construit, le récit est toutefois plutôt lent. Il est aussi répétitif et ressemble en cela à une série de postures de yoga, qui invite à la méditation par la répétition; il semble alors destiné à un lectorat désireux de ralentir et de faire peut-être sa propre introspection. L'auteur avait signé, en 2022, le délicieux *Les Saisons du mélèze*. Il conserve ici ce registre rugueux et tendre de la littérature qui parle des gens de la montagne; sans omettre sa touche malicieuse, qui décoche des sourires à flanc de falaise.

J'aurais toujours voulu avoir l'heur d'être source de nourriture pour les bêtes sauvages.»



Glace morte,
Walter Rosselli, Éd. Slatkine, 144 pages.